



NOUVELLES  
CHOISIES

LOU SIN

*LOU SIN*

**NOUVELLES  
CHOISIES**

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES  
PEKIN 1974

## Table des Matières

Préface à "Cri d'appel"	1
Le journal d'un fou	8
Kong Yi-ki	23
Le remède	30
Demain	41
Un petit incident	50
Tempête dans une tasse de thé	53
Mon village natal	64
La véritable histoire de Ah Q	76
Le théâtre des dieux	130
Le sacrifice du Nouvel An	144
Dans un estaminet	167
Une famille heureuse	180
La savonnette	189
Le misanthrope	204
Regret du passé	231
Le divorce	256
La fuite dans la lune	268
Le forgeron d'épées	282

## Préface à "Cri d'appel"

Moi aussi, j'ai fait beaucoup de rêves dans ma jeunesse. La plupart d'entre eux sont tombés dans l'oubli, mais je n'en éprouve aucun regret. Si le souvenir du passé peut rendre heureux, parfois il vous fait sentir bien seul; à quoi bon s'accrocher en pensée aux jours solitaires de jadis. Le malheur veut que je n'arrive pas à tout oublier; c'est de ce qui est resté ancré dans ma mémoire que j'ai tiré la matière du recueil "Cri d'appel".

Plus de quatre années m'ont vu pour ainsi dire chaque jour chez un prêteur sur gages et chez l'apothicaire. Je ne me rappelle pas l'âge que j'avais; mais le comptoir de l'apothicaire était juste à ma hauteur et celui du prêteur sur gages avait le double de ma taille. Je déposais des vêtements et des bijoux de famille sur le comptoir deux fois haut comme moi, ramassais l'argent offert avec dédain, puis j'allais au comptoir à ma taille acheter des remèdes pour mon père malade depuis longtemps. A mon retour à la maison, j'avais de quoi m'occuper, car, praticien renommé, le médecin prescrivait dans ses ordonnances des drogues peu ordinaires: racines d'aloès déterrées en hiver, canne à sucre exposée au gel trois années durant, grillons appariés, de l'ardisie, toutes choses difficiles à se procurer. Cependant, mon père alla de mal en pis et il mourut.

Ceux qui sombrent de la richesse dans la pauvreté peuvent, me semble-t-il, parvenir au cours du processus à saisir ce qu'est vraiment le monde. Peut-être parce que je cherchais à prendre une autre voie, à changer de lieu, à voir d'autres visages, je voulus aller à l'école de K. à N.\* Il ne resta à ma

---

\* L'Ecole navale de Kiangnan à Nankin.

mère qu'à trouver huit yuans pour mes frais de voyage, à me dire de faire comme je l'entendais. Il était normal qu'elle pleure, puisque, à l'époque, la seule filière convenable était l'étude des classiques et les examens officiels. Celui qui étudiait les "matières étrangères" passait pour un bon à rien, forcé par le désespoir à vendre son âme aux démons étrangers, il était donc en butte à des moqueries sans nombre et tenu à distance. Ma mère regrettait par ailleurs de devoir se séparer de moi. Cependant, toutes ces raisons ne me retinrent pas, j'allai à N. et j'entraï à K.; et c'est là que j'entendis parler pour la première fois de sciences naturelles, d'arithmétique, de géographie, d'histoire, de dessin et de culture physique. On n'y enseignait pas la physiologie, mais nous pouvions consulter des éditions xylographiques d'ouvrages tels que le *Nouveau Traité sur le corps humain* et *Essais sur la chimie et l'hygiène*. Me rappelant les paroles et les ordonnances des médecins que j'avais rencontrés et comparant celles-ci à ce que je connaissais maintenant, j'arrivai à la conclusion qu'il s'agissait de charlatans conscients ou inconscients; et je me mis à éprouver de la compassion pour les malades qui leur passaient par les mains et pour les familles de ces derniers. J'appris encore par des traductions d'ouvrages d'histoire que l'introduction de la science médicale européenne au Japon avait été pour une grande part dans le déclenchement de la Réforme japonaise.

Ces connaissances simplistes m'amènèrent à une école provinciale de médecine au Japon. J'échafaudai de beaux rêves: à mon retour au pays, je guérirais des malades qui, comme mon père, avaient été mal soignés; si la guerre éclatait, je serais médecin aux armées, et j'affermirais en même temps la foi de mes compatriotes dans la réforme.

J'ignore les progrès accomplis aujourd'hui dans l'enseignement de la microbiologie, mais à l'époque des lamelles nous étaiant montrées à l'aide d'un appareil à projections; lorsque l'exposé s'était terminé de bonne heure, le chargé de cours passait parfois des clichés de paysages ou d'actualité pour meubler le temps. C'était pendant la Guerre russo-japonaise, les pla-

ques sur les opérations militaires étaient nombreuses et j'avais à me joindre, dans la salle de cours, aux applaudissements et aux cris enthousiastes des étudiants. Il y avait longtemps que je n'avais rencontré de compatriotes quand, un jour, j'eus la surprise de voir une image montrant des Chinois, l'un ligoté et d'autres faisant cercle autour de lui. Tous étaient de solides gaillards, mais paraissaient complètement apathiques. D'après les sous-titres, l'homme aux mains liées était un espion à la solde des Russes, et il allait avoir la tête tranchée par les militaires japonais pour que cela serve d'exemple; les Chinois à ses côtés étaient venus jouir du spectacle.

Je n'attendis pas la fin de l'année scolaire pour gagner Tokyo, car cette dernière image m'avait fait ressentir que les sciences médicales n'avaient pas tant d'importance après tout. Si la population d'un pays faible et arriéré, pour vigoureux et saine qu'elle fût, ne pouvait que fournir des exemples de cette sorte ou servir d'assistance à spectacle aussi absurde, qu'il y en ait parmi elle qui meurent de maladie, en quelque nombre que ce soit, n'était pas forcément à déplorer. La première chose à faire était de changer la mentalité des gens, et comme j'estimais à l'époque que la littérature était le meilleur moyen d'y parvenir, je décidai de créer un mouvement littéraire. Nombreux étaient à Tokyo les étudiants chinois en droit, sciences politiques, physique, chimie, certains même s'initiaient à l'organisation de la police ou au génie civil, mais pas un seul ne faisait les lettres ou les beaux-arts. Cependant, même dans ce milieu peu favorable, j'eus la chance de découvrir quelques esprits compréhensifs. Nous rassemblâmes aussi le personnel indispensable et, après discussion, notre premier pas consista évidemment à décider de la publication d'une revue dont le seul titre parlait de renaissance. Nos tendances étant plutôt au classicisme, nous l'appelâmes *Sin Cheng* [Vie nouvelle].

Comme le moment de la parution approchait, certains de nos collaborateurs se refusèrent, puis les fonds nous furent retirés, et nous finîmes par nous retrouver à trois et sans le sou. Notre revue étant née sous de mauvais auspices, à l'heure

de l'échec, il n'y eut évidemment personne à qui se plaindre; plus tard, le sort sépara aussi les trois qui restaient, et c'en fut fini de nos discussions sur un avenir de rêve. Ainsi se termina cette *Vie nouvelle* mort-née.

Dès lors, je fus envahi par un sentiment de l'inanité des choses comme je n'en avais jamais éprouvé; je ne compris vraiment pas à l'époque. Je me rendis compte par la suite qu'un homme se trouve encouragé lorsque ses idées sont approuvées; qu'il est poussé à lutter lorsqu'elles se heurtent à une opposition; que la véritable tragédie pour lui est d'élever la voix parmi les vivants et de n'obtenir aucune réponse, ni approbation ni désapprobation, comme s'il était abandonné, sans espoir d'en sortir, dans un désert illimité. C'est ainsi que je commençai à sentir ma solitude.

Et ce sentiment grandit de jour en jour, se lova autour de mon âme comme un énorme serpent venimeux.

Mais, en dépit de ma tristesse inexplicable, je n'éprouvai aucune indignation, car cette expérience m'avait fait réfléchir et découvrir que je n'étais vraiment pas de cette pâte de héros dont l'appel fait se rallier les multitudes.

Il me fallait cependant me débarrasser de ma solitude, elle me mettait à l'agonie. Aussi j'usai de divers moyens pour émuusser mes sens, soit en me conformant à l'esprit de l'époque ou en me tournant vers le passé. Plus tard, je fis l'expérience où je fus témoin d'une solitude et d'une tristesse plus grandes encore, que je n'aime pas rappeler, préférant les descendre avec moi dans la tombe. Toutefois, ma tentative d'abrutissement ne fut pas sans fruits, je perdis l'élan et la ferveur de ma jeunesse.

Dans l'Hôtel de S.\*, il y avait trois pièces dont la locataire, disait-on, s'était pendue au sophora de la cour. L'arbre avait grandi au point que ses branches étaient hors d'atteinte, mais

---

\* L'Hôtel de Chaohsing à Pékin, réservé aux gens originaires de Chaohsing, ville natale de Lou Sin. Celui-ci y séjourna de mai 1912 à novembre 1919.

l'appartement était resté vide. J'y vécus quelques années, copiant des inscriptions anciennes. Etranger à cette ville, je recevais peu de visiteurs. Les inscriptions ne comportaient ni problèmes ni concepts en "isme", et mon unique désir était de voir ma vie s'écouler dans cette même quiétude. Les nuits d'été, lorsque les moustiques étaient par trop nombreux, je m'asseyais sous le sophora, agitant mon éventail en feuille de palmier et regardant des morceaux de ciel par les trouées de l'épais feuillage, tandis que les chenilles qui sortent le soir me tombaient, glacées, dans le cou.

Mon vieil ami Kin Sin-yi était le seul à venir bavarder avec moi à l'occasion. Il posait sa grande serviette sur ma table branlante, enlevait sa longue robe, s'asseyait en face de moi, avec l'air d'un homme qui a encore le cœur battant d'avoir eu à affronter le chien.

— A quoi cela sert-il? me demanda-t-il un soir, cherchant à comprendre, lorsqu'il eut regardé les inscriptions que j'avais recopiées.

— A rien.

— Alors pourquoi les copier?

— Pour aucune raison en particulier.

— Je pense que tu pourrais écrire quelque chose. . .

Je compris. Il était parmi ceux qui publiaient *Jeunesse nouvelle*\*, mais il semblait que cette revue n'avait soulevé aucun écho, ni favorable ni défavorable, et je devinai qu'ils devaient se sentir seuls. Je dis cependant:

— Imagine une maison de fer, sans fenêtres, totalement indestructible, avec dedans beaucoup de gens profondément endormis qui ne tarderont pas à mourir d'asphyxie. Puisqu'ils mourront dans leur sommeil, ils ne ressentiront aucune des affres de la mort. Crois-tu que tu leur rendras service si tu te mets à crier très fort et en éveilles quelques-uns au sommeil

---

\* Principale revue dirigeant, à l'époque, le mouvement pour la culture nouvelle.

plus léger, qui auront ainsi à subir l'agonie d'une mort inéluctable?

— Mais si quelques-uns sont éveillés, tu ne peux affirmer qu'il n'y ait aucun espoir de détruire la maison de fer?

C'est vrai, je ne pouvais, malgré mon intime conviction, rejeter l'espoir, car c'est dans l'avenir que git l'espoir. Je ne pouvais me fonder sur mon propre cas pour réfuter son affirmation sur la possibilité de l'espoir. J'acceptai donc d'écrire et il en résulta ma première nouvelle, *Le Journal d'un fou*. Dès lors, je ne pus m'empêcher d'écrire, et à la demande de mes amis je donnai de temps à autre une nouvelle, jusqu'à ce que j'en eus une bonne douzaine.

Pour ma part, je ne ressens plus un vif besoin de m'exprimer; cependant, parce que je n'ai peut-être pas tout à fait oublié la souffrance que provoquait en moi ma solitude de jadis, il m'arrive encore de lancer quelques cris d'appel pour encourager le combattant qui galope dans la solitude, afin qu'il ne faiblisse pas. Peu m'importe que mon cri soit de bravoure ou de tristesse, repoussant ou dérisoire. Cependant, puisqu'il s'agit d'un appel, il me faut évidemment tenir compte des ordres du général. C'est pour cela que je recourus souvent à l'allusion, comme lorsque je fais surgir de nulle part une couronne de fleurs sur la tombe du fils dans *Le remède*, alors que, dans *Demain*, j'évite de dire que la Quatrième belle-sœur Chan n'a pas rêvé de son petit garçon. C'est que nos chefs d'alors étaient contre le pessimisme. Et quant à moi, je ne tenais pas à contaminer, par le poison de cette solitude qui m'avait été si amère, les jeunes gens qui pouvaient encore faire de beaux rêves, comme j'en avais fait dans ma jeunesse.

Il est donc évident que ces nouvelles sont loin d'être des œuvres d'art: partant, je m'estime d'autant plus heureux qu'elles soient tenues pour des nouvelles et réunies en volume. Pareille chance me remplit de confusion, cependant j'aime à penser que j'ai des lecteurs parmi mes semblables, tout au moins pour le moment présent.

Ces nouvelles réunies et rééditées en un recueil, pour les raisons données plus haut, je leur ai donné pour titre *Na Han* [Cri d'appel].

Pékin, 3 décembre 1922

## Le journal d'un fou

Deux frères, dont il est inutile de mentionner les noms, avaient été mes amis intimes au lycée; de longues années de séparation nous firent petit à petit perdre tout contact. J'entendis dire, il y a quelque temps, que l'un d'eux était gravement malade, et comme j'étais en route pour mon village natal, je fis un détour pour aller leur rendre visite. Je n'en vis qu'un, qui m'assura que le malade était son cadet.

— Je vous suis reconnaissant d'être venu de si loin pour nous voir, dit-il, mais il y a un bon moment que mon frère est rétabli et s'en est allé attendre une nomination à un poste officiel.

Puis, il me montra en riant deux cahiers du journal tenu par son frère, qui me permettraient, dit-il, de déceler la nature du mal maintenant disparu; il ne voyait pas d'inconvénients à les montrer à un vieil ami. Je pris le journal et il m'apparut à la lecture que le malade avait souffert d'une sorte de folie de la persécution. L'écriture était confuse, tout à fait décousue, et il y avait là bien des affirmations extravagantes; en outre, il n'y figurait aucune date et seules les couleurs de l'encre et les différences d'écriture indiquaient que le tout n'avait pas été rédigé d'une seule traite. Certaines parties n'étaient cependant pas tout à fait incohérentes et j'en ai transcrit des passages pour servir à la recherche médicale. Je n'ai pas touché à un seul des illogismes et n'ai modifié que les noms de personnes, quoique les gens dont il s'agit soient tous de la campagne, obscurs et sans importance. Quant au titre, j'ai

gardé celui que l'auteur lui-même avait choisi après sa guérison.

2 avril 1918

## I

La lune est éclatante, cette nuit.

Il y a plus de trente ans que je ne l'avais vue; aussi, lorsque je l'ai aperçue aujourd'hui, me suis-je senti extraordinairement heureux. Je commence à saisir que j'ai passé ces trente dernières années dans le noir; il faut que je me tienne sur mes gardes. Sinon, pourquoi le chien de la maison des Tchao m'aurait-il regardé par deux fois?

J'ai mes raisons de craindre.

## II

Il n'y a pas du tout de lune, cette nuit; je sais que cela ne présage rien de bon. Ce matin, je m'étais risqué dehors avec précaution, et M. Tchao m'a fixé avec une étrange lueur dans les yeux, comme s'il avait peur de moi ou me voulait du mal. Sept ou huit autres, qui étaient là, parlaient de moi en chuchotant. En même temps, ils redoutaient que je les voie. Tous ceux que j'ai croisés avaient cet air-là. Le plus féroce m'a lancé un sourire, bouche ouverte, j'en ai frissonné de la tête aux pieds, car maintenant je sais que leurs machinations sont au point.

Cependant, je n'avais pas peur, j'ai poursuivi mon chemin. Par devant, un groupe d'enfants parlait aussi de moi, ils avaient dans les yeux la même lueur que chez M. Tchao, et leurs visages étaient d'une pâleur livide. Je me demandai quelle haine ces enfants pouvaient bien nourrir contre moi pour

se comporter de la sorte. N'y ténant plus, je m'écriai: "Dites-le-moi!" Mais ils détalèrent.

Je me demande quelle haine M. Tchao peut bien nourrir contre moi; quelle haine tous les passants nourrissent contre ma personne. Je ne vois rien, sinon que j'ai marché il y a vingt ans sur de vieilles feuilles comptables de Monsieur Kou Kieou\*, qui s'en est offusqué. Quoique M. Tchao ne le connaisse pas, il a dû entendre parler de la chose et décider d'en tirer vengeance; aussi complote-t-il contre moi avec les gens dans la rue. Mais les enfants? Ils n'étaient pas nés à l'époque, alors pourquoi donc m'ont-ils dévisagé d'aussi étrange manière aujourd'hui, comme s'ils me craignaient et me voulaient du mal? Vraiment, cela m'effraie, m'étonne et me bouleverse.

J'ai compris. Ils ont dû être dressés par leurs parents.

### III

Le soir, je n'arrive pas à m'endormir. Toute chose, si l'on tient à comprendre, demande réflexion.

Ces gens-là, il y en a qui ont été mis à la cangue par le magistrat, qui ont été souffletés par les grandes familles du cru, qui ont vu leur femme enlevée par un huissier de la préfecture, ou leurs père et mère acculés au suicide par les créanciers; cependant, jamais ils n'ont eu l'air aussi effrayés et aussi féroces qu'hier.

Le plus étrange fut cette femme dans la rue qui battait son fils tout en clamant: "Sale petit démon! Je te mordrai bien un bon coup pour me soulager!" Mais c'est moi qu'elle regardait tout le temps. Je sursautai, incapable de dominer mon émotion; puis, tous ces gens aux visages glauques, aux longs crocs, se mirent à éclater de rire bruyamment. Le vieu

---

\* Kou Kieou signifie "temps anciens". Allusion à la longue oppression féodale subie par la Chine.

Tchen s'est alors précipité vers moi et m'a entraîné à la maison.

Il m'a entraîné à la maison. Là, tout le monde fit semblant de ne pas me connaître; ils avaient dans les yeux la même lueur que tous les autres dehors. Quand je suis entré dans la bibliothèque, ils ont donné un tour de clé, comme on met une poule ou un canard à l'épINETTE. L'incident augmenta encore mon désarroi.

Il y a quelques jours, l'un de nos fermiers du village du Louveteau vint annoncer que les récoltes étaient désastreuses, et il raconta à mon frère aîné que les villageois avaient battu à mort un mauvais garçon de l'endroit; puis, certains lui avaient enlevé le cœur et le foie, les avaient fait frire à l'huile et les avaient mangés dans le but de stimuler leur courage. Le fermier et mon frère me devisagèrent lorsque je voulus risquer un mot. Et je réalise aujourd'hui seulement que leurs regards avaient exactement la même expression que celle des gens dans la rue.

Rien que d'y penser, j'en frissonne du sommet de la tête à la plante des pieds.

Ils se nourrissent de chair humaine, pourquoi un jour ne me mangeraient-ils pas?

Le "je-te-mordrai-bien-un-bon-coup" de la femme, le rire des visages glauques aux longs crocs et l'histoire du fermier sont autant d'indices. Je le vois, leurs insinuations sont empoisonnées, leur rire coupe comme l'épée et leurs dents bien plantées sont éclatantes de blancheur: tous se repaissent de chair humaine.

Je ne me crois pas un mauvais homme, mais il me semble que tout s'est mis à aller de guingois depuis que j'ai marché sur les livres de comptes de Monsieur Kou. Les gens paraissent avoir quelque secret que je ne puis percer, et ils ont vite fait de traiter quelqu'un de mauvais sujet dès qu'ils lui en veulent. Je m'en souviens, lorsque mon frère aîné m'apprenait à faire des dissertations, si parfait que fût le personnage traité, il suffisait que j'avance quelque argument contre lui, pour qu'il souligne le passage en signe d'approbation; et quand je trouvais

des excuses à un homme méchant, il me disait: "Tu serais capable de bouleverser le ciel, voilà de l'originalité!" Comment pourrais-je deviner les pensées secrètes de tous ces gens, alors surtout qu'ils sont prêts à dévorer des hommes?

Toute chose pour être comprise demande réflexion. Dans la haute antiquité, s'il m'en souvient, l'homme mangeait souvent l'homme, toutefois je ne suis plus très au clair là-dessus. J'ai essayé de revoir cette question, mais il n'y a pas de chronologie à mon livre d'histoire et sur chacune des pages s'étaient les mots: "humanité", "justice", "morale". Comme de toute façon je ne parvenais pas à m'endormir, j'ai lu attentivement pendant la moitié de la nuit jusqu'au moment où j'ai décelé quelque chose d'écrit entre les lignes, deux mots remplissaient le livre tout entier: "Dévorer l'homme".

Tous les mots de ce livre, toutes les paroles de notre fermier, autant de regards énigmatiques accompagnés de sourires moqueurs.

Moi aussi, je suis un homme, et ils veulent me manger.

#### IV

Ce matin, je suis resté tranquillement assis un bon moment. Vieux Tchen m'apporta mon repas: un bol de légumes, un bol de poisson à l'étuvée. Le poisson avait des yeux blancs et durs, la bouche entrouverte tout comme cette bande de mangeurs d'hommes. Au bout de quelques bouchées, je ne savais plus si ces morceaux visqueux étaient du poisson ou de la chair humaine; j'eus un haut-le-cœur et je vomis le tout.

— Vieux Tchen, fis-je, va dire à mon frère que j'étouffe ici et que je voudrais faire quelques pas dans le jardin. Le vieux Tchen s'éloigna sans répondre, mais peu après il revenait m'ouvrir la porte.

Je n'ai pas bougé, attendant de voir ce qu'ils allaient faire, sachant bien qu'ils ne me lâcheraient pas. Ça n'a pas manqué! Mon frère aîné arriva à pas lents, escorté d'un vieil-

lard. Cet homme avait un regard brillant de méchanceté, mais, de crainte que je ne m'en aperçoive, il baissait la tête, m'épiait du coin de ses lunettes.

— Tu as l'air très bien aujourd'hui, dit mon frère.

— Oui, répondis-je.

— J'ai invité M. Ho à venir t'examiner.

Et moi: "Bon, faites!" Mais je savais que le vieil homme n'était qu'un bourreau travesti! Sous prétexte de me prendre le pouls, il voulait évaluer ma corpulence; et pour prix de ses services, il obtiendrait un morceau de ma chair. Pourtant, je n'avais pas peur. Je ne mange pas de l'homme, mais mon courage est plus grand que le leur. Je tendis mes deux poings, attentif à ce qu'il allait faire. Le vieil homme s'assit, ferma les yeux, palpa mes poignets un moment et se concentra pendant un autre moment; puis, ouvrant ses yeux diaboliques, il dit: "Ne vous laissez pas emporter par votre imagination. Prenez quelques jours de repos en toute tranquillité et vous serez guéri".

Ne pas me laisser emporter par mon imagination! Prendre quelques jours de repos en toute tranquillité! Bien sûr, quand j'aurai engraisé, ils auront plus à manger! mais quel bien en retirerai-je, et comment cela pourrait-il me "guérir"? Tous ces gens avides de manger de la chair humaine et qui, en même temps, essaient subrepticement de sauver les apparences, car ils n'osent pas aller droit au but, m'ont vraiment presque fait mourir de rire. J'ai été pris d'un fou-rire irrésistible tellement cela m'amusait. Je sais que dans ce rire s'exprimaient le courage et la droiture. Le vieil homme et mon frère pâlirent, subjugués par ces deux vertus que j'irradiais.

Mais c'est justement ma bravoure qui excite leur envie de me dévorer, car ils veulent s'en assimiler une partie. Le vieil homme passa la porte et il ne s'était pas éloigné qu'il dit à voix basse à mon frère: "A avaler tout de suite!" Et mon frère acquiesça. Tu en es donc aussi, toi! Cette découverte ahurissante fut comme un choc, mais elle n'allait pas au-delà

de ce que j'attendais: mon frère est le complice de ceux qui veulent me manger!

Mon frère aîné est un mangeur d'hommes!

Je suis le frère d'un mangeur d'hommes!

Je serai dévoré par eux, mais il n'empêche que je suis le frère d'un mangeur d'hommes!

## V

J'ai encore réfléchi ces derniers jours: même si ce vieillard n'était pas un bourreau déguisé, mais un vrai médecin, il n'en serait pas moins un mangeur d'hommes. Dans ce livre sur les plantes écrit par son prédécesseur Li Che-tchen\*, il est dit clairement que la chair de l'homme peut se consommer bouillie. Comment oserait-il alors prétendre qu'il ne mange pas de l'homme?

Quant à mon frère aîné, j'ai également de bonnes raisons de le soupçonner. Au temps où il m'expliquait les classiques, il laissa tomber de ses propres lèvres: "Les gens échangeaient leurs fils pour les manger". Et un jour où il était question d'un homme très mauvais, il déclara que celui-ci non seulement méritait la mort, mais qu'on aurait même dû manger "sa chair et dormir sur sa peau"\*\*. J'étais encore jeune alors, et j'en ai eu le cœur battant un bon moment. Et l'autre jour, quand notre fermier du village du Louveteau a raconté qu'on avait mangé le cœur et le foie d'un homme, il ne parut pas autrement étonné et se contenta de hocher la tête. Il est de toute évidence aussi cruel que jadis. Puisqu'on a pu "échanger ses fils pour les manger", on peut échanger n'importe quoi, manger n'importe qui. Dans le temps, je me contentais d'écouter ses explications, sans chercher plus loin; je le sais maintenant,

---

\* Pharmacologue célèbre (1518-1593), auteur du *Pen-tsao-kang-mou*, le *Materia medica*.

\*\* Citation du classique *Tsouo Tcbouan*.